

IX

M. CHARLES DE POMAIROLS ⁽¹⁾

Sous ce titre bien simple : *Pour l'enfant*, un recueil de vers vient de paraître qui ne porte sur sa couverture aucun nom d'auteur. La dédicace inscrite à la première page nous dit pourtant que c'est là un monument élevé par la douleur d'un père au souvenir d'une fille morte prématurément, et que ce père s'appelle M. Charles de Pomairols. Ceux qui ont suivi de près le mouvement poétique de ces vingt-cinq dernières années savent la haute valeur de ce poète, le plus original peut-être qui ait paru en France depuis M. Sully-Prudhomme. Je voudrais prendre texte de ce nouveau recueil pour tracer un « crayon » de cet artiste qui a déjà la gloire, s'il n'a pas la popularité. J'essaierai ensuite de dire pourquoi ce dernier vo-

(1) A propos de son recueil : *Pour l'enfant*, 1 vol., chez Plon. (Septembre 1904.)

lume me semble marquer un renouveau dans l'épigramme contemporaine et quelle place particulière il occupe dans le développement de ce robuste et généreux esprit. M. de Pomairols n'avait publié jusqu'ici que quatre livres : *la Vie meilleure*, parue en 1879; *les Rêves et Pensées*, en 1881; *la Nature et l'Âme*, en 1887, et *les Regards intimes*, en 1895. Par quels liens le cinquième ouvrage tient aux autres, en quoi il les complète en les dépassant, c'est la matière de ces quelques notes qui, plus développées, feraient un chapitre bien intéressant de l'histoire de la sensibilité poétique à notre époque.

I

Jusqu'à la publication de *Pour l'enfant*, M. de Pomairols devait être classé dans le groupe des poètes de nature. Ces poètes ne sont pas très nombreux chez nous. Il ne faut pas les confondre avec les descriptifs qui foisonnèrent dans l'école romantique. Le poète de nature n'est pas celui qui excelle à montrer des paysages ou des animaux. Leconte de Lisle, supérieur en ce genre, n'est à aucun degré un poète de nature, et, parmi les toutes récentes renommées, ce délicieux Gabriel Vicaire, mort trop jeune, et qui ne sut jamais décrire que par des touches si légères, si indéterminées, fut

au contraire un poète de nature dans toute la force de ce terme. Cette sorte de talent consiste essentiellement dans le pouvoir d'unisson sentimental avec les aspects du ciel et de la terre, une nuance du jour, une forme de vallée ou de montagne, la jeunesse ou le vieillissement d'un arbre, la grâce d'une fleur. Il faut en revenir au mot d'Amiel, aujourd'hui banalisé. Il reste dans sa préciosité le raccourci le plus exact d'un ensemble d'impressions presque indéfinissable. Pour le poète de nature, tout paysage est réellement un « état de l'âme ». Le philosophe genevois entendait par cette formule qu'une même cause a produit le monde intérieur des idées et des sentiments d'une part, de l'autre le monde extérieur des formes et des mouvements. Il en concluait qu'une correspondance secrète de plan et même d'essence doit exister entre les deux réalités. Cette correspondance, le poète de nature ne la déduit pas d'un principe abstrait. Il l'éprouve. Son instinct la lui révèle, à chaque rencontre avec cet univers visible qui lui devient aussitôt et instinctivement une révélation spirituelle. Ce poète est très différent du symboliste, car pour lui la nature n'est pas comparable à l'âme, elle lui est pareille. Elles sont toutes deux pénétrées de la même sensibilité, consciente dans l'une, inconsciente dans l'autre, mais analogue jusqu'à être identique. Il suffit de feuilleter au hasard les recueils de M. de Pomairols pour retrouver à chaque page des exemples de cette façon de sentir les choses.

S'il parle d'un ravin dans une colline, il dira :

Je songe que son lit, recevant la descente
Des ruisseaux épanchés d'alentour et d'amont,
Est de tout le pays l'endroit le plus profond,
Et cette humilité rend mon âme contente.

S'il regarde le frémissement éveillé par un vent d'orage parmi les plantes grimpanes d'une muraille, il voit souffrir ces plantes :

Dans la rue isolée où bat le vent obscur,
Un long frémissement tremble en frôlant le mur,
Sensibilité triste et plaintive du lierre
Qui si fidèlement se tenait à la pierre,
Et, perdant tout à coup le contact rapproché,
Sur son appui moins sûr frissonne effarouché.

S'il découvre une source dans un bois, il admire

Son éclat concentré comme un regard ami.

Elle n'est pas une simple nappe d'eau, il y saisit l'effort premier d'une vie qui va se développer toujours plus libre, toujours plus riche. Le poète épouse cette vie, il descend le long de la rivière jaillie de cette source et il s'associe à son élan, au point d'écrire :

Je souffre en remontant de la suivre à rebours,

comme s'il était devenu cette rivière elle-même, à force de s'identifier à l'être caché sous cette apparence. Il parle de son pays natal avec l'amour que l'on porte à un être, en effet, avec les mots qui conviennent à une personne :

O cher pays natal, abri de ma maison,
Je voulais de tes champs montrer le doux mystère,

Ton sol rude, le grain qui forme cette terre,
Et le port de tes bois, et ton ferme horizon.

Sous les traits généraux que porte une saison,
Cherchant à démêler ton âme solitaire,
J'aurais traduit un jour l'intime caractère
Qui signale entre tous un être à la raison.

Reconnaissez-vous là l'étrange et profonde intuition de l'âme universelle qui circule dans les poésies de Wordsworth et qui lui faisait dire, à propos d'une vallée : « Elle est si petite et pourtant si élevée — parmi les montagnes, comme si cette place, — avait été ainsi de tout temps, *par son propre vœu, — exilée en dehors du reste du monde.* » S'il y a un artiste littéraire qui rappelle vraiment dans notre littérature les *lakistes* anglais, c'est celui-ci, c'est ce Wordsworth du Rouergue qui offre cette autre ressemblance avec l'ermite de Grasmere qu'il n'a pas seulement de la nature une impression sentimentale. Il vit avec elle en communion morale. On dirait qu'il y a dans ce compatriote de Bonald — M. de Pomairols habite aux environs de Villefranche-d'Aveyron — un peu du génie de l'admirable psychologue social. Descendant d'une longue lignée de terriens, il n'a pas simplement vu dans la nature cette âme cosmique dont la nôtre ne serait alors qu'une émanation; il y a vu l'âme individuelle des ancêtres toujours présente par la trace du travail passé; il y a vu l'âme de la famille comme incarnée dans l'héritage, et il a pu composer cette quatrième partie de *la Nature et l'Âme* qu'il a si virilement appelée

la Poésie de la propriété, commentaire éloquent de son propre vers :

C'est un très grand honneur de posséder un champ.

Cette série de courtes pièces : *Après la mort du père — la Création d'une terre — le Devoir de l'aîné — Une Coupe de bois — En plantant des chênes — les Paysans*, est unique dans notre littérature. Il s'y trouve à chaque instant de ces vers chargés de sens, que l'on n'oublie plus quand on les a compris, tant ils ramassent de sage et noble expérience humaine. Ainsi :

Un tendre souvenir vers vous tous me ramène,
Ancêtres disparus sous le sombre horizon.
Créateurs prévoyants du champêtre domaine
Qui s'arrondit au large autour de la maison.

Ainsi encore, à propos de la plantation d'un chêne :

Mon fécond travail est vain pour moi-même.
Pour d'autres que moi fondant un espoir,
J'assois fortement l'avenir que j'aime,
Assuré pourtant de ne pas le voir.

et ailleurs, quand il se décrit : « ... coupant les grands bois aux antiques racines » :

Ma main tremble, j'ai peur de faire évanouir
Le cher passé qui flotte au fond du souvenir
Et de porter atteinte à l'ombre de mon père
Quand ses bois familiers vont perdre leur mystère.

Cette sensation d'une terre *humanisée*, si l'on peut dire, par la bonne volonté des morts, ne s'arrête pas aux générations récentes. Le poète

recurve plus loin. Le domaine où il vit lui apparaît dans le cours des siècles. Il voit ses ancêtres

..... étendre leurs frontières
Comme de vaillants chefs et comme de bons rois.

A côté d'eux, il évoque leurs compagnes, les femmes de la maison, et il écrit *les Aïeules*, cette merveille de poésie familiale que Vigny aurait enviée :

Faute de chers portraits, doux passé des visages,
Le parchemin flétri garde à travers les âges
Une suite de noms démodés et charmants,
Et c'est tout ce qui reste à peu près de ces femmes,
De leur vie écoulée en silence et des âmes
Par qui mon âme plonge en ses commencements.

Il recule plus loin encore, et il écrit : *Mon pays au moyen âge*. Il dépasse le moyen âge, et il écrit : *les Romains dans mon champ*, écho saisissant aux paroles prophétiques de Virgile :

Voilà que sur ce bord de frontière lointaine,
Le laboureur, poussant sa charrue avec peine,
Fait résonner le soc sur des restes humains,
Des javelots rouillés, d'énormes casques vides,
Et, mesurant leur masse à ses formes timides,
Admire la grandeur des ossements romains.

Songeant aux divinités latines, vénérées par ces anciens possesseurs de sa terre, il ajoute qu'il ne peut pas se lasser

De réveiller ici leurs âmes et de voir
Flotter aux mêmes lieux de splendides images
Qui vont en s'abaissant dans le passé des âges,
Comme le soleil meurt dans les flammes du soir.

Tel est le dialogue qu'échange avec la nature

pour tous muette, pour lui si riche en réponses amies, l'homme arrivé à cet état d'union intime avec le sol qui le porte, les arbres qui l'abritent, le soleil qui le caresse, le ciel qui lui sourit. Il s'y fond, il s'y abîme, dans le présent par la sensation, dans le passé par l'idée, dans l'avenir par la volonté :

Je confie au sol de ma bonne terre,
Avec la semence obscure des glands
Les grands troncs nouveaux, l'ombre héréditaire,
Qui se déploieront surtout dans mille ans.

Et, soulevé d'un immense amour pour cette campagne avec laquelle tout son être se mêle, il jette ce cri, qui nous fait presque assister à ce phénomène aujourd'hui fabuleux de la naissance d'un mythe :

..... Il me semble
Que mon être envahit et tient tout cet ensemble,
Et que, — tel dans les temps où le sol fut divin,
Un Dieu rustique, un Faune, un agreste Sylvain —
De mon souffle élargi, de mon ample stature,
J'occupe ce fragment de la vaste nature...

II

J'ai cru devoir citer ces derniers vers, entre beaucoup d'autres, parce qu'ils résument d'une manière très significative la disposition d'esprit et de cœur à laquelle aboutit nécessairement cet

amour profond de la nature et cette vue raisonnée de son harmonie avec l'homme. C'est un optimisme d'une lucidité puissante qui se dégage de ces quatre premiers recueils. Il est assez semblable à celui que l'on respire dans les derniers volumes de la *Correspondance* de George Sand ou dans les *Mémoires* de Goethe. Ce n'est pas le naturalisme pur, car la sensualité n'y tient pas de place. Ce n'est pas l'idéalisme panthéiste, car le poète de l'Aveyron, pareil encore par ce trait à la châtelaine de Nohant et au « Conseiller intime » de Weimar, garde à travers ses plus lyriques rêveries un sens précis de la réalité quotidienne et du pittoresque local. Sa philosophie d'acceptation, faite d'une concordance sans cesse reconnue entre la vie de l'âme et la vie des choses, n'est pas seulement contemplative. Elle comporte une action réglée, qui serait le dernier mot de la sagesse, — si la douleur et la mort ne se rencontraient pas. Tout s'explique, en effet, ici-bas, par cet accord de la pensée créatrice, telle qu'elle se révèle dans l'univers visible, avec cette même pensée, telle qu'elle se cache dans l'univers invisible, — tout excepté deux phénomènes, indiscutables cependant. L'homme souffre, et sa souffrance l'isole dans la nature qui n'entend pas son gémissement, qui ne peut pas l'en plaindre. L'homme meurt. Il voit mourir, et son agonie, non plus que celle des êtres qu'il aime, n'éveille aucun mouvement de pitié dans ce ciel qui a pourtant la couleur des prunelles humaines, mais il n'en a pas le regard, — dans ces feuillages

où passe une brise douce comme un soupir, mais ce soupir ne s'échappe pas d'un cœur, — dans ces horizons où nous ne voyons plus qu'un décor, tant leur indifférence nous accable. Sans doute, un Goethe, une George Sand ont pu, aux heures des suprêmes épreuves, faire quand même un acte de foi dans ce mystère vivant d'insensibilité auquel ils se heurtaient. « Par delà les tombeaux, en avant!... » disait l'un, et l'autre : « Je suis sûre que les morts sont bien, qu'ils se reposent peut-être avant de revivre, et que, dans tous les cas, ils retombent dans le creuset pour en ressortir avec ce qu'ils ont eu de bon et du progrès en plus. » Ces attitudes mentales masquent mal le désarroi de l'être devant le démenti tragique donné à nos sérénités par certains coups trop cruels. J'aime mieux la candeur désolée avec laquelle l'auteur de *Pour l'enfant* nous raconte le bouleversement produit dans son âme « au milieu du chemin de la vie (1) » par un terrible malheur. J'ai dit lequel en commençant cette étude. Entre le moment où le songeur confiant écrivait les poèmes dont j'ai essayé d'analyser la paisible noblesse et celui par lequel s'ouvre ce nouveau recueil, une scène effroyable s'est passée. Son enfant est morte, — morte à treize ans, morte tout d'un coup, sans qu'aucun symptôme eût annoncé l'affreuse séparation. Le poète a intitulé *l'Enlèvement* la pièce qui évoque l'horrible accident : la petite fille entrant

(1) *Nel mezzo del cammin di nostra vita*. DANTE, I. I.

dans un couvent, agenouillée à la chapelle parmi les compagnes de son âge, unissant sa voix à la leur. Elle descend au jardin. Subitement elle dit : « Je n'y vois plus, » et elle tombe morte... « Ah ! je ne comprends pas !... » C'est un des premiers mots de ce livre de douleur, et celui qui exprime le plus complètement dans sa simplicité sinistre la première impression devant la chose hideuse, le sursaut spontané de ce grand esprit, habitué à se complaire dans cette mystérieuse harmonie entre la nature et l'âme. Le fait le plus vrai pour lui, puisqu'il le sent réel avec le plus intime de son être, lui apparaît soudain comme le plus monstrueux. Pour la première fois, le sens de sa destinée lui échappe. Il n'aperçoit plus dans le monde que la férocité inintelligible de cette mort stupide, et il se révolte. Il gémit :

Où donc es-tu, ma fille, hélas ! où donc es-tu ?...

Elle va revenir. Ce n'est pas possible qu'elle ne revienne point :

Je vais te voir parmi les autres, n'est-ce pas ?...

Ah ! Comment as-tu fui, brusquement échappée ?
Je croyais te tenir si bien enveloppée !

Que s'est-il passé ? De quelle hallucination abominable est-il la victime ?

L'enfant qui souriait en me tendant la main,
Je l'ai perdu, je l'ai perdu sur le chemin !...

Cette période de stupeur, qui suit le coup de

foudre des catastrophes, tous les écrivains qui ont raconté quelque grande douleur l'ont marquée en traits plus ou moins émouvants, selon leur génie. C'est dans la seconde époque du chagrin, celle de la réaction personnelle contre la nécessité, que se révèle le caractère propre de chacun. Un invincible instinct de conservation s'agite en nous, malgré nous, aux heures mêmes où nous souhaitons de ne pas survivre. La preuve en est que nous survivons. Cet instinct suscite en notre être, pour nous soutenir contre certaines crises par trop violentes, les portions profondes, celles qui nous constituent dans nos énergies les plus secrètes. Chez M. de Pomairols, cette portion profonde de l'intelligence et de la sensibilité était, nous l'avons dit, le sentiment intime de la nature et de ses lois d'harmonie. C'était aussi le point le plus blessé par l'incompréhensible et funeste catastrophe. Ce fut pourtant là le principe de force par où le malheureux poète s'est tenu debout dans la souffrance. A travers combien de jours ce travail s'est-il accompli ? Le livre *Pour l'enfant* ne le dit pas. On démêle pourtant que le drame s'est déroulé à peu près ainsi : cette mort inattendue et désolante d'une créature charmante et qui n'était encore qu'une promesse avait, dès les premières heures, infligé au père, même dans sa douleur, cette impression d'un désordre, d'une anomalie, d'une affreuse dérogation à toutes les lois. Une merveilleuse fleur humaine avait été brisée devant lui avant de s'être épanouie, une espérance mutilée

avant de s'être réalisée, une possibilité de grâce et de tendresse détruite avant de s'être accomplie :

O douleur qu'un esprit où brillait ce doux feu,
Un être si bien né pour voir ait vu si peu!...

s'écriait-il en pensant aux précoces curiosités de cette enfant; et ailleurs :

Univers où brillait sa grâce,
Quel doux, quel lucide miroir
Vous avez perdu dans l'espace
Quand ses yeux ont cessé de voir!...

et ailleurs :

Tu ne fus qu'une enfant humble et liée au sol,
Devant qui, juste à l'heure où s'élançait son vol,
La jeunesse ferma sa prochaine frontière.

et ailleurs enfin, pensant aux enfants atteints d'infirmités et qui sont isolés de leurs compagnons :

Et toi, quand le destin bien plus cruel encor
Te repoussa dans l'ombre à l'écart des vivants,
Tu fus humiliée entre tous les enfants.

...
Ils viendront à leur tour sur la scène du monde
Pour y faire éclater leur joie et leur orgueil,
Tandis que toi, là-bas, dans le morne cercueil,
Loin des légers regards qui t'auront oubliée,
Tu ne seras plus rien, ô pauvre humiliée,
Tu ne compteras pas!

C'est alors, et devant cette infinie mélancolie d'une destinée si injustement frappée qu'un projet d'une idéale réparation a commencé de hanter l'artiste et le philosophe. Cette humiliation de son enfant, s'il la changeait en gloire? S'il redressait l'illo-

gique et brutale iniquité du sort? Comment? Mais en essayant de dire à tous quelle a été, quelle aurait été la disparue :

... Oh! que pourrais-je faire
Pour te dédommager de ton destin sévère,
Pour attirer sur toi les regards complaisants
Injustement tournés vers les êtres présents,
Et pour te conquérir la lumineuse place
Où les cœurs te verront s'élever dans ta grâce?

Cette vie arrêtée avant l'âge, s'il se donnait l'illusion qu'elle s'est prolongée, et pour lui et pour la morte? Comment? Mais en imaginant ses seize ans, ses vingt ans, le dessin achevé de cette grâce dont les linéaments premiers étaient si doux. Mirage à la fois torturant et consolateur, qui fut l'origine de ce livre si tendrement nommé : *Pour l'enfant!* Il ne s'agit pas ici d'un thème magnifique à exploiter littérairement, comme dans ses *Pauca meæ* que Hugo intercala au second volume de ses *Contemplations* entre les sensuelles élégies de sa jeunesse et les déclamations révolutionnaires de son âge mûr. A cet admirable rhéteur on a pu reprocher d'avoir, ce jour-là, sacrifié en lui l'homme à l'écrivain. Il est trop visible que la beauté des vers à écrire l'emporta, — ici comme partout, hélas! — sur la vérité de la douleur, dans cette sensibilité, faussée par la splendeur de l'imagination et la force du verbe. Le poète de *Pour l'enfant* ne pense pas à lui-même. Ce n'est pas une œuvre de littérature qu'il compose. C'est un tombeau qu'il élève. C'est une piété qui le soutient.

Il écrit, et nous voyons s'animer la forme frêle de l'enfant qu'il pleure, ses yeux fermés s'ouvrir, son tendre esprit penser. Toute une personnalité délicate, timide, déjà trop émue, s'évoque devant nous. Nous entendons la morte prononcer des mots qui la révèlent. Elle est là en automne, auprès de son père, par une tempête, regardant les fruits sauvages s'en aller de l'arbre, et, devant ceux qui résistaient :

Rieuse, elle disait : « Comme ils ont des caprices !
Juste, ils ne veulent pas tomber quand vient le vent... »

« Tels, » ajoute le père :

Tels ton cœur ingénu, ta vision d'enfant
Trouvaient un sens léger pour une chose sombre.
Sans savoir que tout fuit vers sa chute dans l'ombre,
Que tout être côtoie un gouffre et penche au bord,
Ton esprit innocent jouait avec la mort.

Il nous la représente, l'accompagnant, lui, son grand ami, dans ses promenades, l'interrogeant sur les détails du paysage, ici jouant avec une camarade préférée, là choisissant des rubans pour une parure, et les moindres gestes de la petite fille sont notés avec un scrupule que l'on sent si vrai, si pieux, ses moindres pensées indiquées avec une bonne foi si évidente!... Le miracle de résurrection rêvé par le père se produit, d'autant plus que ce père n'est jamais absent. Il a entrepris ce livre pour nous faire aimer sa fille en nous la rendant vivante, et voici que ces évocations ravivent dans son cœur la plaie inguérissable. Voici qu'il souffre devant nous, et que son hymne à la louange de la

disparue se change en une lamentation passionnée. Les poèmes succèdent aux poèmes, distribués à peu près, j'imagine, dans l'ordre où ils ont été composés, traduisant, communiquant l'obsession de cette peine, qui tour à tour demande un soulagement au souvenir, au songe, à la révolte, jusqu'à cette partie, l'avant-dernière, que M. de Pomairols a intitulée *l'Étroite Tombe* et qui n'est pas seulement son chef-d'œuvre. C'est un chef-d'œuvre tout court. Je ne sais rien de plus poignant dans aucune langue que cette méditation devant ce creux de vallée où dort l'enfant. Le père subit la constante horreur

Des ravages qui font reculer la parole.

Il s'y mêle la constante vision des beautés du paysage familier autour et au-dessus du terrible travail destructeur, et un constant jaillissement d'amour et de pitié s'élançait de ce cœur d'homme vers la disparue. Autrefois, quand elle vivait, la petite fille ne passait jamais à côté d'un miroir sans s'y regarder innocemment.

Et, se trouvant jolie, elle en était contente.

Elle doutait pourtant et elle demandait :

— « Vous ne m'aimeriez pas, père, si j'étais laide... »
Et je lui souriais, tant son front était beau.
Maintenant, vers l'horreur du sinistre tombeau,
Je m'élançai et je criai : « En cette ombre tragique,
O lamentable objet de ma pensée unique,
Spectre du doux visage affreusement terni,
Je t'aime désormais d'un amour infini. »

Parvenue à cette extrémité de torture, l'âme suc-

comberait si elle n'entrevoit pas, dans cette torture même, la preuve que ce monde et ses obscurités *doivent* avoir un sens. C'est sur cette aube d'un au-delà que s'achève ce livre. Le poète qui a tant aimé la nature ne la renie pas. Mais il s'écrie :

J'ai besoin de surnaturel !...

Il veut

Trouver le lieu de songe où la chère âme existe.

Les traces de vie sentimentale et morale qu'il a rencontrées dans l'univers visible avant l'heure meurtrière lui attestent, tout ensemble, et qu'un esprit caché est dans les choses, et que ces choses périssables demeurent insuffisantes à guérir certaines plaies. L'origine psychologique de la foi est là : dans ce sentiment que ce monde, comme nous-mêmes, est incomplet, quoique tout marqué de touches sublimes. C'est la contradiction qu'il faut résoudre. L'ancien adorateur de la nature, au terme de son pèlerinage paternel, est tout près de dire comme Pascal : « Les fleuves de Babylone coulent et tombent et entraînent. O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ! » Il le dit, puisque ses rébellions et ses regrets, ses nostalgies et ses adorations se résument dans ce vers qui clôt le volume :

..... Ma vie en sera faite.

Comme un fond triste où seul surgit un grand espoir.

Quel espoir, sinon de retrouver l'enfant déses-

péremment pleurée? Où... Sous quelle forme?... Qu'importe!

Pourvu que ce soit toi. Je te reconnaîtrai.

Et s'adressant à cet Esprit qu'il ne nommait auparavant d'aucun nom, il soupire :

O Dieu de mon enfance! O vous, Dieu de douceur,
Qui venez de nouveau là, tout près de mon cœur,
Secourez-moi! Donnez à ma peine cruelle
La pleine vision de la vie éternelle!

Avais-je raison de dire, au commencement de cette analyse, que ce dernier livre du poète de *la Nature et l'Âme* complète ses précédents recueils en les dépassant? Le père tragique aura vraiment justifié cet autre mot souvent rappelé, mais si profond, d'un autre poète :

Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.

Tant il est vrai, comme l'a écrit plus profondément encore le solitaire du moyen âge, que « tout est dans la Croix et que tout consiste à mourir ».